



ABONNEMENTS & ANNONCES
Au Bureau de l'Administration, 71, Grande-Rue, à Roubaix.
A Paris, 25, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Lille, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Valenciennes, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Arras, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Amiens, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Compiègne, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Reims, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Metz, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Nancy, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Strasbourg, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Bordeaux, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Marseille, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Lyon, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Toulouse, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Montpellier, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Nîmes, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Clermont-Ferrand, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Orléans, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Poitiers, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Angoulême, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Limoges, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Périgueux, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Agen, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Toulouse, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Montpellier, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Nîmes, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Clermont-Ferrand, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Orléans, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Poitiers, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Angoulême, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Limoges, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Périgueux, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
A Agen, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.

LE NUMÉRO
5
Centimes

ÉDITION DU MATIN
TOUS LES JOURS
SIX et HUIT pages

LE NUMÉRO
5
Centimes

TARIF D'ABONNEMENTS
Paris, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
Tous les autres départements, 10, rue de Valenciennes, au 2^e étage.
L'abonnement est payable d'avance.
Le prix de l'abonnement est de 10 francs par an.
Le prix de l'abonnement est de 5 francs par semestre.
Le prix de l'abonnement est de 2 francs par trimestre.
Le prix de l'abonnement est de 1 franc par mois.

ÉCHEC DE LA GRÈVE GÉNÉRALE

NOS FEUILLETONS

Nous commencerons prochainement la publication d'un feuilleton des plus mouvementés :

Le Mystère de la Chambre Jaune

PAR GASTON LEROUX

C'est un récit passionnant d'aventures extraordinaires que nos lecteurs suivront avec le plus vif intérêt.

CHRONIQUE

LA RACCOMMODEUSE

M. Lefable, chef de bureau, veuf depuis longtemps, vivait avec son fils Albert, âgé de vingt-cinq ans, courtier à la Bourse du Commerce. Une bonne prenait soin du ménage, car, ces messieurs n'avaient ni le temps ni l'envie de faire la cuisine. Ils se plaisaient dans leur intérieur, où l'affection réciproque prenait une douceur de vieille camaraderie.

Le père et le fils offraient la même caractéristique dominante : ils avaient bon cœur, mais ils étaient susceptibles et orgueilleux. Malgré l'affection réciproque, des discussions assez graves s'élevaient parfois entre eux, — parce que les idées diffèrent d'une génération à l'autre et aussi parce que l'on ne juge pas la vie de la même façon dans l'administration et dans les affaires.

Un drame éclata dans leur existence. Ils se fâchèrent à propos de Gertrude, qui s'en allait se marier dans son pays. M. Lefable, habitué à son service, voulait la retenir par des offres avantageuses. Albert prétendait que Gertrude avait d'ailleurs raison de se marier, attendu que l'exigence d'aimer était aussi impérieuse que l'exigence de manger.

La fâcherie s'aggrava si fort, qu'Albert, dans un coup de tête, se sépara de son père, le jour même du départ de la bonne.

Aussitôt, M. Lefable se sentit extrêmement malheureux, il errait dans la maison solitaire, n'ayant plus de goût à rien, désemparé comme après un deuil cruel. Toutes sortes de regrets tourmentaient son cœur affectueux, mais quoi ? il ne pouvait pas aller chercher Albert. Il ne pouvait pas lui faire des excuses.

C'était Albert qui devait solliciter la réconciliation. Mais il avait, autant que son père, une fierté intraitable, — et l'oubliement d'honneur, entre eux, pouvait faire durer la brouille indéfiniment.

Un mois s'écoula, tout espoir de raccommodement semblait perdu.

Entre temps, M. Lefable avait dû se procurer une autre bonne.

Au bureau de placement son choix fut drôlement déterminé.

Une fille de vingt ans sommeilait dans le parloir aux échantillons, assise, les bras croisés, la tête sur l'épaule.

— En voilà une, monsieur, dit la tenancière, je ne vous l'ai pas ; elle est tellement bête que personne ne peut la garder, on n'a jamais vu pareille bêtise.

— Alors ? demanda M. Lefable, tout saisi.

— Alors, monsieur, la misère aura tout fait de la placer... Elle n'a même pas de pays, pour s'en retourner, c'est un enfant trouvée. Regardez-la, monsieur, regardez-la : on dirait déjà qu'elle est à la Morgue.

M. Lefable parla précipitamment.

— Je l'engage, madame. C'est tout à fait mon affaire... Oui, figurez-vous, je cherchais précisément une bonne très bête, le plus bête possible...

Aurélié était tout étonnée dans un costume grisâtre élimé, rapide ; elle avait des cheveux d'un blond fade, un visage pointu, décoloré, des yeux ronds, peureux, et surtout des joues misérables, des joues habitées aux gifles, qui en gardaient l'empreinte ineffaçable, qui en portaient l'attente continuelle.

Son intelligence provenait de l'affreuse condition où elle avait toujours vécu ; elle s'était ratinée de corps et d'esprit dans la peur des coups. Depuis l'âge de onze ans, elle mangeait le pain amer de la basse domesticité, sans avoir jamais goûté une carence, une amitié, une de ces douceurs qui développent et font épanouir la plante humaine.

M. Lefable comprit à merveille que la triste Aurélié avait surtout besoin de bienveillance. En effet, selon ses prévisions, au premier signe d'amitié, elle apparut moins bornée.

Alors, rendu clairvoyant par son propre chagrin, il fit mieux que de lui témoigner de la compassion, que de lui dire des paroles de bon maître, que de lui allouer des bienfaits matériels ; il devina le meilleur de tout, la recette magique pour améliorer les humbles et les rendre dévoués, attachés : il traita Aurélié comme une personne humainement égale à lui-même ; il ignora qu'elle fût une infime créature, sans instruction, sans dons ; il oublia l'infériorité de ses fonctions méprisables, et, chose la plus difficile du monde, il lui parla de haut et de bas, simplement, sans affectation, comme il parlait à son fils. Le seul fait de causer avec Aurélié du temps, de rien, des bruits de la rue, signifiait : « Nous sommes des associés, et il n'y a pas de distance entre nous ».

Bientôt, le douloureux père confia à Aurélié qu'il avait un grand fils, absent pour le moment, mais qui viendrait un jour ou l'autre. Il trouvait une vague consolation à vanter les qualités d'Albert, à dire sa belle prestance, l'agrément de sa moustache brune, et de sa chevelure poétique.

Aurélié, dont la pensée était vacante, se mit à rêver de M. Albert ; elle se le représentait, elle se réjouit sans motif au seul espoir de le connaître prochainement.

Un jour, M. Lefable, mélancolique et sans appétit, venait de se mettre à table pour déjeuner ; la serviette au cou ; il commençait à casser son œuf à la coque, lorsque, sur le seuil de la salle, Aurélié éclata d'un gros rire :

— Ah ! Ah ! monsieur, je l'ai vu, votre fils ! Je l'ai vu, monsieur Albert !

M. Lefable attaché sa serviette, bondit, remonta les chaises :

— Vous l'avez vu... quand ?

— Ah ! Ah ! je l'ai vu ce matin, monsieur Albert.

— Ce matin ! Ici ?

— Oui, ici !

M. Lefable n'en entendit pas davantage ; son fils était revenu, il avait fait le premier pas, la brouille était finie !

M. Lefable ne pouvait pas attendre, il voulait tout de suite tenir son fils dans ses bras, il voulait tout de suite montrer que lui-même ne gardait pas rancune. Si Albert allait douter du cœur paternel ! Il y avait cruauté à différer d'un seul instant la réponse à sa tendre et cordiale démarche.

— Jo ne déjeune pas ! Je ne retourne pas au bureau ! Je me moque de tout ! cria-t-il en s'élançant dehors.

Il sauta dans un auto-taxi et se fit conduire chez les patrons de son fils.

Albert était à la Bourse du Commerce pour la côté d'une heure.

M. Lefable courut, il entra dans l'édifice, haletant, frémissant, interrogeant dix personnes à la fois :

— Monsieur Albert Lefable, s'il vous plaît, tout de suite ! tout de suite !

L'effet fut foudroyant. A la seconde, le bruit se répandit que la maison représentée par Albert Lefable exécutait un ordre colossal qui allait bouleverser les cours de la journée.

Une douzaine de courtiers filèrent à la suite de Lefable père et cherchaient avec lui de groupe en groupe.

— Le voilà ! Le voilà !

M. Lefable se précipita, poussa, bouscula, et tant pis pour les rieurs, il étreignit son fils à pleins bras devant cent témoins ahuris.

Mais, pendant ce temps, le coup de Bourse se produisait tout seul : une forte baisse sur les grains mettait en liquidation trois grosses maisons du marché de Paris.

M. Lefable rentra chez lui, rajuni, fou de joie, exubérant :

— Aurélié ! écoutez donc ! J'ai rejoint Albert... Il faut vous dire que nous étions fâchés... Nous sommes raccommodés ! Ah ! je vous remercie de m'avoir dit tout de suite que vous aviez vu Albert ! Il revient ce soir même, nous dînons ensemble ! Vous allez nous préparer un festin extravagant... Il y aura du champagne, vous en boirez, Aurélié !

M. Lefable s'asseyait, se relevait, s'agitait :

— Ah ! nous nous sommes réconciliés immédiatement, il a un cœur si excellent ! J'ai pleuré, il a pleuré, toute la Bourse du Commerce était émue. Mais tout de même, je ne l'aurais pas cru si entêté que ça ! Imaginez-vous, Aurélié, que par orgueil, il m'a soutenu mordicus n'être pas venu ici ! Vous n'avez pourtant pas inventé ça, que vous aviez vu M. Albert ici, ce matin !

Aurélié riait aux anges.

— Oh ! non monsieur, je ne l'ai pas inventé ! Je l'ai vu, M. Albert, c'est bien vrai ! Je l'ai vu ce matin, sur votre cheminée en photographie !

M. Lefable demeura un instant stupéfié, les yeux écarquillés, la bouche béante, puis il exhala une exclamation formidable :

— Mon Dieu ! Aurélié, que vous êtes donc bête ! Aurélié pâlit affreusement. C'était la phrase connue, la phrase fatale tant de fois lancée par tant de maîtres différents. Déjà Aurélié regardait la porte, elle n'attendait plus que le geste affreux bien connu aussi, le geste impitoyable qui chasse, qui maudit, qui jette à la rue la trop stupide créature.

Mais voilà que, pour compléter la parole exclamative, son maître s'approcha brusquement, la saisit aux épaules, et, sur ses pauvres joues à claquies, il mit deux bous baisers paternels, bien appuyés, là ! tout chauds de gratitude et d'admiration !

LEON FRAPPE.

CHOSSES ET AUTRES

— Au point de vue politique, Marix était très avancé, n'est-ce pas ?

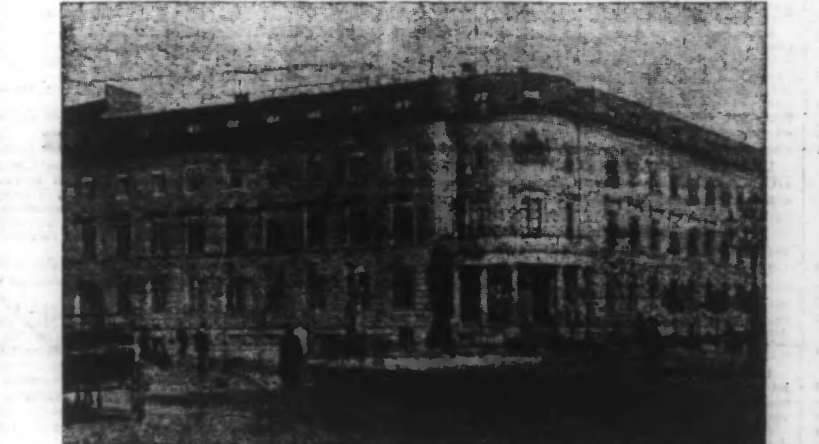
— C'était un partisan de toutes les réformes.

— Étrange époque : les boîtes aux lettres prennent feu...
— Et les boîtes d'allumettes ne prennent pas...

La christianisme n'est pas seulement la religion du monde civilisé : il est le principe de la civilisation.
LA MONTAIGNE.

LES "CRICK-SICKS" A WIESBADEN

Visite de Mayence et de Coblenz
Une idéale excursion sur les bords du Rhin



LE PALAIS DU KAISER A WIESBADEN
(DE NOTRE ENVOYE SPECIAL)

Coblenz, 19 mai. — La réception de la société nationale des "Crick-Sicks" par les sociétés de Wiesbaden, qui eut lieu, hier soir, fut tout à fait cordiale ; les Français et allemands fraternisèrent, buvant et rapprochant entre eux.

Ce matin, à neuf heures, deux équipes d'athlètes de Wiesbaden pour Mayence, que nous avons pu visiter que rapidement. Nous avons pris ensuite le bateau pour Coblenz, où nous sommes arrivés à six heures, après un splendide voyage sur le Rhin, qui nous a permis d'admirer tout à loisir le panorama si pittoresque des châteaux, des ruines et des montagnes. Excursion idéale, unique, et de très bonne santé. Nous partons jeudi soir, à onze heures.

RADICALISME, COMBISME ET AUTRES FAUSSES ÉTIQUETTES

Les polémiques poursuivies depuis quelque temps avec une âpreté délicate entre les ministériels et les radicaux-socialistes antiministériels ne fournissent pas seulement au public un spectacle amusant : elles servent de thème aux journaux de l'opposition républicaine qui savent en tirer d'utiles leçons.

Cependant quelques-uns négligent un peu le caractère essentiel de notre situation politique et semblent accorder trop d'importance aux rivalités et aux ambitions personnelles, cause de la dispute.

A lire certains articles, on pourrait croire que la majorité jacobine-socialiste de la Chambre s'est divisée en deux doctrines représentées désormais par deux camps ennemis. Non ! La discordance est au camp d'agrément, mais il n'y a toujours qu'un seul camp, où généraux et soldats, quelque irrités qu'ils puissent être les uns contre les autres, sont tous également plus irrités encore contre la liberté et contre l'ordre social.

Combisme, Anticombisme sont les faces de la même médaille. Les Français soucieux de leurs droits et de intérêts supérieurs et permanents de la nation n'ont rien à espérer de l'un ni de l'autre parti, car ils n'en feront qu'un : — le Jacobinisme.

Nous sommes aujourd'hui, sans nous en douter, dans la même position qu'en 1792, sauf de simples différences de forme. D'un côté, les esprits qui aiment, comprennent, veulent la liberté, et par conséquent l'ordre, sans quoi il n'est pas de liberté ; de l'autre, les esprits naturellement, invinciblement ennemis de la liberté.

Ces derniers ont beau se proclamer républicains, seuls républicains : ils sont incapables de l'être, ne soupçonnant même pas que la République est la « chose de tout le monde » — « res publica » — et ne la comprenant au contraire que comme leur chose propre, leur « chose à eux ».

« L'Etat c'est moi », disait Louis XIV.

« La République c'est nous », disent les Jacobins de la majorité, Combistes et Anticombistes. Il n'y a donc pas de différence entre eux, et ce serait prendre une quinzaine décimale pour le nombre entier que de distinguer entre eux.

Pour nous, la République c'est « tous les Français », c'est la France, et la France c'est la terre de liberté.

Tant que la question ne sera pas ainsi comprise, elle ne saurait être résolue.

JULES ROCHU,
(Républicain français.)

GRAND INCENDIE AUX ÉTATS-UNIS

VINGT-CINQ MILLIONS DE DÉGÂTS
Akron (Ohio) 19 mai. — Un pâté de maisons occupé par différentes usines a été détruit aujourd'hui, par un incendie.

Les dégâts sont évalués à 25 millions de francs.

COLLISION ENTRE TRAIN & VOITURE

Chambéry, 19 mai. — Une collision s'est produite entre une locomotive et une voiture dans laquelle se trouvaient deux personnes.

Les deux voyageurs ont été tués.

Conseil de Cabinet

Paris, 19 mai. — Les ministres et sous-secrétaires d'Etat se sont réunis, ce matin, en Conseil de Cabinet, au ministère de l'Intérieur, sous la présidence de M. Clémenceau. La note suivante a été communiquée à l'issue de la délibération :

LE STATUT DES FONCTIONNAIRES

Les ministres ont continué l'examen du projet ayant pour but d'attribuer un statut légal aux fonctionnaires. Il s'est entièrement mis d'accord sur les articles concernant les conditions de recrutement et d'avancement.

Dans un Conseil de Cabinet qui sera tenu vendredi, les ministres examineront les dispositions relatives à la discipline du personnel des diverses administrations de l'Etat.

Un Conseil des ministres aura lieu samedi matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Fallières.

Une Grève Générale qui ne l'est pas

Les ouvriers parisiens restent sourds aux appels de la C.G.T. — Le nombre des chômeurs est insignifiant. — La Grève Générale va à un échec certain

Les Postiers devant le Conseil de Discipline

Nouvelles mesures de rigueur

L'appel à la grève générale, lancé par la C.G.T., n'a pas, jusqu'ici produit de résultat appréciable. Il ne faut pas s'en étonner. On sait combien l'influence de la C.G.T. est aujourd'hui restreinte. On l'a vu l'an dernier, après les événements de Villeneuve-Saint-Georges ; bien que les esprits fussent alors beaucoup plus chauffés qu'aujourd'hui, une tentative de grève générale échoua complètement.

Quel sera, cette fois, le résultat de la décision ?

M. Valette refusa de venir entendre le prononcé de sa sentence.



LE SIEGE DE LA C. G. T.

prise par le Comité confédéral ? Le secrétaire d'une organisation ouvrière a déclaré à ce sujet :

« Le principe de la grève générale a été voté, en réalité, par la majorité du comité de la C.G.T. Ce comité comprend, en effet, pour les deux sections, — Fédération des syndicats et Fédération des Bourses, — environ 180 membres. Or, 92 seulement se sont prononcés pour la grève. Il faut remarquer, en outre, que ces 92 délégués représentent, pour la plupart, des syndicats qui ne comptent qu'un petit nombre d'adhérents. Je pourrais vous citer tel groupement qui compte dix ou quinze adhérents à peine. Il y a aussi des représentants de syndicats dont les adhérents ne marchent pas, tel le syndicat des ouvriers des P. T. T., où M. Pataud ne représente plus guère que les révoqués. Les seules corporations importantes qui figurent parmi les grévistes possibles sont celle des électriciens et celle du bâtiment. Pour le bâtiment, le danger n'est pas grand ; il n'y a, pour ainsi dire, aucune discipline entre les syndicats, et puis, si un certain nombre de maçons et de terrassiers cessaient le travail pendant 24 ou 48 heures, les Parisiens ne s'en apercevraient guère. Restent les électriciens. Là, je ne saurais me prononcer ; mais je suis certain que la majorité d'entre eux ne voient guère l'opportunité d'une grève. Le tout est de savoir si M. Pataud, qui a promis aux postiers la grève de solidarité, sera écouté. L'influence de M. Pataud est mince fortément au sein de son syndicat. Il a été même question de provoquer sa « démission ».

Les postiers devant le Conseil de discipline

Révocations et déplacements

Paris, 19 mai. — Ainsi qu'on l'avait annoncé, le Conseil de discipline des P. T. T. s'est réuni, ce matin. M. Pataud, chef d'équipe à Melun, pour suivi pour abandon de ses fonctions, et M. Peyrotte, gardien de bureau, à Narbonne, ne se sont pas présentés. La peine de la révocation a été prononcée contre eux.

Ont comparu ensuite MM. Delinon, commis à Clamecy, Martin, commis à Laval et Neveu, receveur à Yvron (Mayenne). Ils ont été l'objet d'une simple mesure de déplacement. M. Neveu subira, en outre, un retard de neuf mois dans l'avancement.

Violent incident

Un commis ambulant, M. Valette, prend à partie les membres du Conseil de discipline. « Vous n'êtes pas des juges, leur dit-il, vous êtes des laquais »

Enfin a comparu M. Valette, commis ambulant de la ligne Ouest. Sa comparution a été marquée par un très violent incident.

Appelé dans la salle où se tenait le conseil, M. Valette s'y est rendu docilement, et, comme le président, M. Borel-Longue lui demandait de fournir des explications sur les faits d'indiscipline qui lui sont reprochés, M. Valette s'écria d'une voix forte :

« Je n'ai pas d'explications à vous fournir. Je sais, Messieurs, le sort qui m'attend. Vous allez prononcer ma révocation sur l'ordre d'un gouvernement composé de bandits et de rétrogrades. »

Le Président voulut lui imposer silence, mais M. Valette poursuivit :

« Tous les jours, vous jetez à la rue de nombreux malheureux qui ont commis d'autres délits que de défendre leur dignité de citoyens et leur liberté d'opinion. C'est en leur nom que je parle ici et je trahis leur pensée à tous et vous criez : « Vous n'êtes pas des juges, vous êtes des laquais ! »

IL EST RÉVOQUÉ

Sur quoi M. Valette quitta la salle du Conseil en faisant violemment claquer la porte.

M. Valette avait prononcé ces paroles de manière à être entendu par les journalistes stationnant dans l'antichambre. Deux minutes après, M. Valette était révoqué par l'unanimité du Conseil, moins les voix de MM. Borelli et Charraud, représentants des P. T. T.

LA MATINÉE

PARIS RESTE CALME

En tout cas, l'appel lancé par la C. G. T. à toutes les organisations les invitant à faire la grève générale n'a pas encore grandement ému le public. La matinée de mercredi s'est passée à peu près normalement.

Les postiers, avant de s'engager dans la lutte suprême, ont jugé bon de se compter encore dans une réunion qu'ils ont tenue mercredi matin. Jusqu'à présent la physionomie de Paris est la même que celle des jours ordinaires ; les ouvriers et employés de toutes catégories se sont rendus à leur travail comme d'habitude. Les véhicules de toutes sortes, omnibus, tramways, voitures, fiacres et automobiles circulent régulièrement. Les commerces ont ouvert leurs boutiques et la population paraît indifférente aux efforts des meneurs. Ceux-ci ne négligent rien pour entraîner les syndiqués à leur suite.

A LA MAISON DES FÉDÉRATIONS

Tous les militants révolutionnaires étaient présents mercredi matin, rue Grange-aux-Belles. Ils se réunirent à la tournaise prise par les événements et se montrèrent pleins de confiance dans la réussite du mouvement.

M. Savoie, de l'Union des Syndicats, se déclara très satisfait :

— Ça se déclanche, nous dit-il, et cela ira mieux que les pessimistes n'avaient voulu l'augurer.

« Ce matin, vous n'avez qu'une sorte de poussière de grève générale, si je puis ainsi m'exprimer, c'est le mouvement qui se dessine. Les éléments qui le composent vont se renforcer les uns les autres et, demain, peut-être, vous aurez le coup de théâtre que se prépare. »

« On travaille à la C. G. T. à un numéro spécial de la « Voix du Peuple » qui va paraître ce soir. »

UN APPEL DE LA GUERRE SOCIALE

La « Guerre Sociale » sous le titre : « Tenons-nous prêts ! » publie l'appel suivant :

Un Comité secret de grève a été nommé hier au Comité confédéral. Il est chargé par celui-ci de mettre en application les décisions prises.

On attend d'un moment à l'autre, d'heure en heure, le signal de la grève.

Les réunions qui vont se tenir dans la journée feront connaître le nombre des grévistes.

Des mesures militaires ont été prises. Le régiment caserné à la Pépinière, qui devait partir en manœuvres a reçu contre-ordre. Des hommes de ce régiment occupé, dès ce matin, les différents secteurs électriques.

FACTEURS MALMENÉS

Ce matin à 8 heures 15, passage Charles Dalery, un facteur de lettres a été frappé et jeté à terre, par trois individus qui se sont enfuis à l'arrivée des agents.

Le facteur n'a pas de blessures apparentes mais il se plaint de douleurs internes.

Néanmoins, il a pu continuer sa tournée.

Aucun lettre ne lui a été dérobée.

Un autre facteur, avenue Ledru-Rollin a été pris à partie et frappé par un groupe d'ouvriers. L'un d'eux lui a porté un coup de poing au visage, lui faisant de légères contusions.

L'APRÈS-MIDI

LES POSTIERS A LA BOURSE DU TRAVAIL

Paris, 19 mai. — Cet après-midi à 2 heures de nombreux terrassiers en grève stationnèrent aux abords de la Bourse du Travail lorsqu'on décida de tenir une réunion. En quelques instants la grande salle de la Bourse du Travail fut garnie et M. Péricat, secrétaire de la Fédération du bâtiment ouvrit la réunion. M. Bousquet prit le premier la parole, il dit que l'attitude du gouvernement commandait la levée en masse de tous les adhérents au syndicalisme et qu'il allait préconiser la grève dans le meeting-corporatif, que les boulangers tiendraient demain matin.

M. Pataud promit le concours des électriciens, puis tous les secrétaires des organisations du bâtiment engagèrent les diverses corporations à obéir au mot d'ordre du comité confédéral.

La plupart des corporations ne se sont pas encore prononcées sur la question de la grève générale.

On ne signale pas de défection dans le personnel des chemins de fer, dans le personnel des transports, dans celui du gaz, dans l'alimentation, dans la métallurgie, dans les mines, dans les manufactures de l'Etat, dans les équipes municipales, chez les électriciens, dans la corporation du livre. Les comités fédéraux des cuiriers et peaux est convoqué pour demain matin à 9 heures, à la maison des Fédérations pour décréter la grève.

Cette Fédération a à sa tête, M. Griffuelhes et M. Drot, qui fut amputé d'un bras, après la journée de Villeneuve-Saint-Georges.

Elle s'est prononcée dans tous ses congrès pour la grève générale, c'est elle, qui a encouragé et soutenu la grève de Mazamet.

1.500 TERRASSIERS CHOMENT

D'après la préfecture de police, on évalue à 1.500 le nombre des terrassiers en grève.

À la Bourse du Travail, dans une réunion qui a eu lieu mercredi après-midi, Pataud a dit avoir promis le concours des électriciens.

UNE RÉUNION DES POSTIERS

ILS DÉCIDENT DE CONTINUER LA RÉVOLTE ET DE DÉBAUCHER LEURS COLÈGUES

La réunion tenue ce matin à la salle de l'Égalitaire, a réuni 800 postiers en grève ou postiers révoqués, qui se sont concertés sur les mesures à